Sonia Combe. *Une vie contre une autre : échange de victime et modalités de survie dans le camp de Buchenwald*

Paris, Fayard, 2014

Anne Roche

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/5484>

DOI : 10.4000/temoigner.5484

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 204-206

ISBN : 987 2-9600926-4-6

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Anne Roche, « Sonia Combe. *Une vie contre une autre : échange de victime et modalités de survie dans le camp de Buchenwald* », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 123 | 2016, mis en ligne le 02 novembre 2021, consulté le 04 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/5484> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.5484>

Ce document a été généré automatiquement le 4 novembre 2021.

Tous droits réservés

Sonia Combe. *Une vie contre une autre : échange de victime et modalités de survie dans le camp de Buchenwald*

Paris, Fayard, 2014

Anne Roche

RÉFÉRENCE

Sonia Combe. *Une vie contre une autre : échange de victime et modalités de survie dans le camp de Buchenwald*. Paris, Fayard, 2014, 336 p.

- 1 Tout cela est fini. S'il y en a qui ne peuvent pas s'empêcher de se raconter, qu'ils ne nous demandent pas du papier pour cela. » Cette déclaration de Walter Ulbricht¹, en 1949, se voulait définitive : il ne fallait plus parler de la guerre, des camps, et cela d'autant plus que le pouvoir, détenu par « ceux de Moscou », allait réduire au silence ceux qui avaient résisté en Allemagne même. Mais comme bien des assertions politiques, les faits l'ont démentie – et l'histoire continue à être écrite, avec des variantes, comme le démontre le passionnant ouvrage de Sonia Combe.
- 2 L'intérêt de ce livre est double. En premier, c'est la description, fondée entre autres sur le dépouillement d'archives orales inédites ou peu exploitées, des pratiques d'« échanges » à Buchenwald : les détenus responsables, pour protéger les leurs (nationalités, appartenances politiques, âges...), troquaient les noms promis aux transports vers Auschwitz pour d'autres, inconnus d'eux, ou « droits communs ». Le second point est historiographique : l'auteure examine l'écriture de l'histoire du temps de la RDA, puis, après la disparition de l'Union soviétique, et la réunification de l'Allemagne, sa réécriture.

- 3 Le point de départ du livre est l'histoire d'un incroyable sauvetage. En 1944, Zacharias Zweig arrive à Buchenwald avec son fils, Stefan Jerzy, âgé de trois ans. La direction des prisonniers politiques, apprenant la présence de l'enfant, décide de le sauver. En septembre 1944, il doit faire partie d'un transport de 200 enfants juifs et tsiganes vers Auschwitz, il y échappe in extremis. Bien des années après, en 2012, le directeur du Mémorial de Buchenwald met en cause, voire en accusation, le survivant : la RDA avait présenté le sauvetage de l'enfant comme un acte héroïque, or il n'a été sauvé que parce qu'un adolescent tzigane a pris sa place. Mais, demande Sonia Combe, pourquoi culpabiliser quelqu'un qui n'est pour rien dans son sauvetage ? « Cette incompréhension est à l'origine de la présente recherche. »
- 4 L'histoire de Stefan Jerzy n'est pas unique, mais le recours à l'échange est une impasse dans l'historiographie des camps. Pourtant, il apparaît dès 1946 comme stratégie collective de survie, dans *Der SS-Staat* d'Eugen Kogon, dans le récit de Stéphane Hessel, les ouvrages de David Rousset, un dossier d'*Esprit*. Mais l'héroïsation de la Résistance occulte la complexité du fonctionnement des camps ; la pratique de l'échange est inexistante dans les documents officiels, nombre d'archives ont été détruites, d'autres ne sont consultables que depuis 2007.
- 5 C'est là qu'intervient la question du témoignage, mais aussi celle de son interprétation. Les historiens en général se méfient des sources testimoniales : ils « ont longtemps préféré parler d'« indicible » dès lors qu'on entrait dans ce qui était difficile à entendre. » Sonia Combe, outre le dépouillement d'archives écrites et de littérature secondaire, a écouté plus de cent témoignages, en français, allemand, anglais et russe. Mais on verra qu'elle en tire d'autres conclusions que Lutz Niethammer, lequel, s'appuyant sur la transcription d'un corpus oral (interrogatoires de communistes anciens déportés de Buchenwald, menés par le KPD entre 1946 et 1953), a dirigé l'ouvrage collectif *Der « gesäuberte » Antifaschismus. Die SED und die roten Kapos von Buchenwald* (Akademie-Verlag, 1994).
- 6 Il faut ici bien différencier les camps, et souligner la spécificité de Buchenwald. Primo Levi, dans *Les Naufragés et les Rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, évoque les conditions de survie, impliquant des formes de collaboration avec les autorités du camp. D'après lui, le *Kapo* d'Auschwitz est rarement un « politique », jamais un Juif, mais plutôt un droit commun. À Buchenwald au contraire, les politiques ont un rôle important. « L'échange à Auschwitz relevait dans la majorité des cas d'une stratégie individuelle de survie [...] à Buchenwald il devint une pratique, le résultat d'une décision prise par la direction de la résistance politique clandestine selon ses propres critères. » Cette direction comptait essentiellement des communistes. Formés à la lutte clandestine depuis la prise de pouvoir par les nazis, ils parviennent à éliminer les droits communs et à mettre en place des stratégies collectives : « Devait être cassé l'individualisme qui favorise délation et corruption, l'arme des droits communs. » Ils organisent notamment les échanges : échanges d'identités (prendre l'identité d'un mort), substituer un nom dans la liste des transports ou des commandos dangereux. Quelques témoignages, notamment de résistants chrétiens, font des Kapos les « complices » des SS, mais majoritairement, le rôle des détenus communistes, jugé positif dès 1946 par Eugen Kogon, n'est pas remis en question par la suite, même si ceux-ci ont parfois utilisé leur pouvoir pour se débarrasser d'adversaires politiques. En témoignent, diversement, les récits de David Rousset et Ernst Federn (tous deux trotskistes). Pour Federn, des communistes non stalinien l'ont protégé. En revanche, le

militant trotskiste Marcel Hic, n'ayant pas caché ses positions, fut envoyé au camp d'extermination de Dora.

- 7 Ceux qui ont survécu se sentent-ils coupables ? Pour Bettelheim ou Wiesel, le sentiment de culpabilité est le fait de tous les survivants. Dans les témoignages étudiés par Sonia Combe, ce sentiment, loin d'être général, « renvoie au contraire à un “motif explicite”, à une situation concrète où il y a eu échange. » En fait, le « syndrome du survivant » pourrait provenir de l'impossibilité de parler de ce qu'il a vécu.
- 8 La seconde partie de l'ouvrage traite de « Buchenwald dans les usages politiques du passé ». La muséification de Buchenwald, tardive (1958), avait pour objectif de conforter la version officielle d'une RDA héritière de la « bonne » Allemagne, celle qui a combattu Hitler, et aussi de redorer le blason des communistes, quelque peu terni depuis les insurrections de Berlin (1953) et de Budapest (1956). Se fait alors une rencontre d'intérêts entre l'antifascisme que le régime veut promouvoir, et le projet d'écriture d'un ancien de Buchenwald, Bruno Apitz.
- 9 En 1958, Apitz publie *Nacht unter Wölfen*, roman inspiré du sauvetage de Stefan Jerzy, qui devient un best-seller en RDA. S'agit-il d'une commande du Parti communiste ? En fait, Apitz n'obtient d'abord aucun financement auprès de l'Union des écrivains : on lui objecte que le public en a assez des histoires de camps. Surtout, il n'appartient pas à « ceux d'en haut », qui ont passé la guerre à Moscou. « Ne pouvant relater une histoire semblable à celle des rescapés des camps, lesquels risquaient de jouir davantage qu'eux-mêmes de respect de la part de la population, “ceux de Moscou” les évinceront des postes de pouvoir, quand ils ne les mettront pas en prison. » Apitz finit par signer un contrat, mais doit réviser sa copie, et son roman va contribuer à l'élaboration de l'identité nationale : « Contrairement à la RFA qui tourne le dos au passé et construit son mythe fondateur sur un “miracle économique” dont elle est redevable au plan Marshall, la RDA ancre son identité dans le passé proche dont elle élabore un récit magnifié. Ce récit s'appuie sur des faits réels mais qui, vidés de leur complexité et de leur caractère conflictuel, demeurent purement épiques à l'instar de tout mythe fondateur d'une nation. »
- 10 Or, dès après la guerre, des déportés membres du SPD avaient mis en cause le rôle des communistes à Buchenwald, parlant d'« atrocités communistes » (*Rapport Robinson*, 1946). Ulbricht décide d'ouvrir une enquête, la Commission de contrôle du Parti interroge des déportés communistes. L'ancien *Kapo* du *Revier*, Ernst Busse, est le principal visé. Son dossier est instruit par Erich Mielke, futur patron de la Stasi. Condamné en 1951, Busse disparaîtra au Goulag. Il sera réhabilité en 1990, juste avant la disparition de la RDA. Alors, l'ouverture des archives du SED, en révélant la répression stalinienne, a aussi pour conséquence paradoxale la remise en cause du rôle des communistes à Buchenwald. C'est l'orientation de l'ouvrage de Niethammer, qui tend à déconstruire « le mythe de l'antifascisme ». Mais, comme le dit très justement Sonia Combe, « ces procès-verbaux d'interrogatoires en disent davantage sur ceux qui les ont menés que sur ceux qui les ont subis, mais aussi sur leurs interprètes. Pris au piège de l'archive recluse enfin dévoilée, le chercheur a tendance à faire l'impasse sur les motivations du producteur d'archives – ici en l'occurrence, le KPD/ SED. »
- 11 L'Allemagne réunifiée va réaménager le site mémoriel de Buchenwald, en insistant sur les *individus* au détriment des groupes politiques. Les noms des communistes sont omis ou indiqués sans leur affiliation. Et en 2003, le roman de Hans-Joachim Schädlich, *Anders*, reprenant l'histoire de Stefan Jerzy, suggère que les communistes qui l'ont

sauvé en l'échangeant contre un jeune Tsigane étaient racistes... Ce contraste brutal avec le roman de Bruno Apitz, Sonia Combe y voit « la métonymie de la remise en cause de l'antifascisme, non pas comme discours public et mémoire officielle de la RDA, mais comme engagement majeur du XX^e siècle. » Et de conclure : « Quelle Allemagne a produit les mythes les plus contraires à la vérité historique : l'histoire "épurée" de la résistance à Buchenwald ou bien la version d'une armée et d'une diplomatie allemandes étrangères au génocide des Juifs et des Tsiganes, qui fit partie du discours dominant jusqu'au milieu des années 1990 pour la Wehrmacht et jusqu'en 2010 pour la diplomatie ? »

NOTES

1. Membre du Parti communiste d'Allemagne puis du Parti socialiste unifié d'Allemagne.